DOI : 10.4267/2042/48256

CHRONIQUES et CITATIONS

HEGEL en toutes lettres n° 4

Jean-Marie André

36, avenue Carpentier, F-62152 Hardelot Plage

andrejeanmarie67@gmail.com

Hegel... l'amour, l'argent, la philosophie...

Certains verront peut-être dans ce titre un rapprochement trivial avec le récent tube de la variété française *L'amour, l'argent, le vent* de Barbara Carlotti. D'autres seront peut-être agacés par les rappels épistoliers récurrents des soucis d'argent d'Hegel. Il en a été pour Hegel, avec son « je n'ai pas l'argent nécessaire car pour les deux derniers mois, nous n'avons pas touché de traitement», comme pour d'autres génies tels Mozart pour n'en citer qu'un au sein d'une liste vertigineuse. En quoi, enfin, *l'amour, l'argent* ont-ils à faire avec la philosophie qui, elle, est sans rapport avec *le vent* comme nous le verrons plus avant ? En paraphrasant la tirade de Shylock du *Marchand de Venise* de Shakespeare, je tenterai de lever ces objections. « Un génie n'a-t-il pas des yeux, des mains, des sens, de la passion, n'est-il pas nourri avec la même nourriture, exposé aux mêmes maladies, soigné de la même façon, dans la chaleur et le froid du même hiver et du même été que les autres ? ».

L'amour

«J'aurai bientôt 40 ans et suis un Souabe ; c'est pourquoi je ne sais pas, à vrai dire, si je dois franchir rapidement ce pas, avant de les avoir tout à fait, parce qu'ensuite ce ne serait plus permis ; ou bien si dès maintenant, l'effet de 40 années souabes se fait sentir chez moi...» écrit-il à son ami Niethammer le 4 octobre 1809 ! Père d'un garçon, prénommé Ludwig, né en 1807 de sa relation avec sa logeuse d'Iéna et enfant qu'il a reconnu, Hegel annonce à cet ami, le 18 avril 1811, qu'un « lien l'unit à une très aimable et bonne jeune fille et que depuis avant-hier, il a la conviction de pouvoir nommer sien ce cher cœur ». Elle s'appelle Marie Von Tucher, son père est baron, issu d'une famille patricienne de Nuremberg aux belles armoiries certes, mais désargentée. Il n'a alors qu'un souhait, celui d'« aller chez son ami passer quelques heures avec sa chère Marie ». Les poèmes d'Hegel à Marie vont se succéder dans ses différents courriers. Celui, en date du 17 avril 1811, plus bref que les précédents, nous donnera un aperçu de la façon dont Hegel exprimait ses sentiments amoureux [1].

© aln.editions

A Marie

Toi mienne! Ce cœur, je peux le nommer mien,
Dans ton regard
Reconnaître la réponse à mon amour,
Ô délice, Ô bonheur suprême !

Combien je t'aime, je puis maintenant te le dire,
Ce qui dans ma poitrine oppresse
A si longtemps battu secrètement pour toi,
Que cela devienne maintenant une joie éclatante !

Mais toi, ma pauvre parole, ta force est limitée
Pour exprimer l'extase
De l'amour qui, jailli d'un cœur,
S'élance vers un autre cœur.

Je pourrais, rossignol, t'envier
Pour la puissance de ton chant;
Mais la nature n'a rendu la parole éloquente
Que pour exprimer la douleur !

Mais si elle n'a pas donné à la bouche
De pouvoir, par la parole, exprimer
La félicité de l'amour,
Elle a accordé aux amants

Un signe plus intime de leur union;
Le baiser est la parole plus profonde
Dans laquelle les cœurs s'atteignent,
Mon cœur se déverse dans le tien.

Le *Werther* de Goethe, publié en 1774, n'est pas loin ! Au cours de l'été, Hegel ajoute dans un courrier : « Chère Marie, Je t'ai écrit en pensée durant presque toute la nuit. Ce n'était pas à telle ou telle circonstance particulière de nos relations que ma pensée s'attachait, mais il s'agissait nécessairement de cette pensée essentielle : nous rendrons-nous donc malheureux ? Et une voix criait du plus profond de mon âme : Cela ne peut pas, cela ne doit pas être ! Cela ne sera pas !».

Je t'ai fait souffrir avec certaines choses que je t'ai dites. J'en suis peiné.

S'ensuit une réflexion philosophique sur les rapports du sentiment de satisfaction et celui de bonheur, sur le sentiment de bonheur et celui de mélancolie. Il semble que la réponse de sa fiancée n'ait pas été celle qu'il en attendait ! Quelques temps plus tard, en effet, il lui répond de Nuremberg : « Je t'ai fait souffrir avec certaines choses que je t'ai dites. J'en suis peiné. Je t'ai fait souffrir parce que, étant obligé de répudier certaines opinions morales, j'ai paru les répudier comme étant à la base de ta façon de parler et d'agir […]. En ce qui me concerne et en ce qui concerne ma façon d'expliquer les choses, n'oublie pas que, lorsque je condamne des

© aln.editions

maximes, je perds trop facilement de vue la manière dont elles existent réellement chez un individu déterminé, toi, en l'espèce, et qu'elles m'apparaissent trop sérieusement dans leur conséquence, dans leurs suites et leurs applications étendues, auxquelles tu ne penses pas et dont tu penses moins encore qu'elles y soient contenues pour toi. En même temps, tu sais toi-même que, même lorsque le caractère et les maximes du jugement diffèrent l'un de l'autre, il n'est pas indifférent de savoir quelles maximes servent de base au jugement ; mais je sais tout aussi bien que les maximes, lorsqu'elles sont en contradiction avec le caractère, sont encore plus indifférentes chez une femme que chez un homme ».

Je me suis longtemps demandé si je devais t'écrire

Toutefois, Hegel fait preuve d'une grande lucidité à l'égard de l'opacité relative de ses raisonnements quand il écrit à Marie : « Je me suis longtemps demandé si je devais t'écrire, parce que tout ce que l'on écrit ou dit dépend seulement de l'explication qu'on en donne, ou parce que je craignais cette explication, étant donné qu'elle est si dangereuse, lorsqu'on en est venu au point de devoir expliquer une chose ; mais j'ai aussi surmonté cette crainte, et j'espère tout de la façon dont ton cœur et ton esprit recevront cette lettre ». Sur ces paroles, Hegel conclut par un « Je dois aller faire mon cours. Adieu chère, très chère, ravissante Marie. Il y a une seule chose que je voudrais encore te dire, c'est tout ce qui pour moi et pour mon existence réside dans ces mots : *Chère Marie.* Ton Wilhelm ». Dès qu'Hegel eut réuni la somme d'argent nécessaire, ils purent se marier le 16 septembre 1811. Hegel avait 41 ans, Marie 20. Ils eurent une fille qui décéda peu après sa naissance puis deux garçons, Karl en 1813 qui devint historien et Immanuel en 1814 qui lui, devint pasteur. Pour Ludwig, son fils « illégitime », ce fut une autre destinée. Tragique celle-là.

L'argent

En juin 1813, Hegel reçoit une proposition de l'Université d'Erlangen qui lui redonne espoir en le renarcissisant comme l'aurait dit Freud un siècle plus tard ! Son désir le plus grand étant d'enseigner dans une université, il en parle à son ami et ange gardien Niethammer dans une lettre datée du 4 juillet 1813 de Nuremberg : « le traitement que je touche ici s'élève, en argent, à 1000fl ; le logement, la commission d'examen, les indemnités pour frais de bureau, etc., représentent 200 à 225 fl. Le traitement prévu au budget à Erlangen, m'ont dit les professeurs de cette ville, est de 1200 fl. [...]. Tout avancement suppose deux choses : d'une part, que l'on peut utiliser dans son nouveau poste celui qui en est l'objet ; d'autre part, qu'on ne veut pas le faire à son désavantage ». En bon logicien, Hegel enchaîne, mais avec son humour et son ironie coutumière : « Je ne crains guère ce qui pourrait se passer dans le cas de deux perspectives simultanée, à savoir, se trouver le cul à terre entre deux selles, car étant donné l'organisation administrative, il est possible que deux affaires distinctes soient menées de front, quoiqu'elles concernent le même individu. Dans de telles circonstances, il peut même arriver que par un coup de chance, les deux choses réussissent simultanément, et qu'ainsi l'une d'elles puisse permettre de réclamer pour l'autre une amélioration ».

© aln.editions

Si de telles choses se produisent pour le bois mort, que peut-il advenir pour le bois vert ?

Hegel illustre immédiatement son argumentation avec son voisin dont l'exemple est digne du plus grand *No sense :* « 1° cet homme est mort depuis deux ans ; 2° deux ans avant sa mort, il était fou ; 3° deux ans avant sa folie, il avait été mis à la retraite. Il y a quelques jours, il vient de recevoir, par la faveur de l'administration, une augmentation de sa pension de 100 florins. Si de telles choses se produisent pour le bois mort, que peut-il advenir pour le bois vert ? Mais c'est bien plutôt l'inverse : on ne doit pas s'attendre à une pareille chance advenue 1° à un mort, 2° à un fou, 3° à un sénateur à la retraite ». Et en logicien dialecticien, les pieds dans la réalité de son désir, Hegel de conclure : « Je peux m'assurer d'une chose : c'est que l'une de ces possibilités ne doit pas nécessairement détruire l'autre en tant que possibilité. En résumé, la perspective de l'Université est pour moi la meilleure dans tous les cas [...] même si elle devait s'accompagner de quelque perte matérielle »... à négocier !

Le Mercato universitaire du mois d'août 1816 va s'avérer très actif

Ces paroles sont prophétiques car trois ans plus tard, le réel va aller au-delà des raisonnements logiques d'Hegel. Le mercato universitaire du mois d'août 1816 va s'avérer très actif en étant plus proche de la mécanique des comédies de Labiche que de la *Logique* d' Hegel ! Après avoir démissionné de son poste de professeur-directeur du gymnasium de Nuremberg, Hegel sera nommé par arrêté de Sa Majesté Royale à l'Université d'Erlangen le 25 août 1816 après en avoir démissionné le 24 août 1816 et après avoir refusé, avec regret, la proposition de l'Université de Berlin de lui confier la chaire de philosophie ! Tout en trouvant, le 16 août 1816 avec l'Université d'Heidelberg lui proposant les 1500 florins du salaire réclamé, un accord salué avec enthousiasme par Hegel : « Je suis père de famille, je n'ai pas de fortune, pas plus que ma femme ; je n'ai donc pas besoin de vous dire quelle importance cela a pour moi et combien je vous suis reconnaissant de l'augmentation promise avec un libre accès à fixer la quantité de grains de blé et d'épeautre ». Le cachet de la poste de cette époque faisant foi, nous pouvons imaginer l'imbroglio qui aurait été généré par les iPhone, sms et mails sans oublier les tweets dont les "140 caractères, espaces compris" vivent à des années-lumière de l'expression écrite de la pensée philosophique hégélienne [2] !

La philosophie

Les responsables de l'Université de Berlin, très intéressés par la venue d'Hegel, avaient délégué le professeur Von Raumer pour le rencontrer à Nuremberg en août 1816. Au terme de leurs différentes conversations, Hegel lui écrira une longue lettre résumant sa vision de l'enseignement de la philosophie à l'université. Comment ce sujet peut-il venir en discussion ? se demande Hegel. Pour deux raisons essentielles à ses yeux : « D'une part, le développement scientifique antérieur et les sciences particulières entre lesquelles étaient partagées la matière philosophique sont devenus, dans leur forme et leurs contenus, plus ou moins surannés. D'autre part, la nouvelle idée de la philosophie qui est apparue à leur place se trouve encore sans développement scientifique, et la matière des sciences particulières n'est parvenue qu'incomplètement ou n'est pas parvenue à se transformer et à s'intégrer dans la nouvelle idée. C'est pourquoi nous voyons d'un côté la *méthode scientifique* et les sciences *sans intérêt*, de l'autre côté *l'intérêt* sans *méthode scientifique* ».

© aln.editions

La jeunesse n'y trouve pas ce « quelque chose » qu'elle était portée à attendre

« Ce que nous voyons par conséquent enseigner en général dans l'Université et dans les livres, ce sont encore quelques anciennes sciences : la logique, la psychologie empirique, le droit naturel, éventuellement la morale, quant à la métaphysique, elle a disparu [...]. Ces sciences ont été conservées seulement par attachement et tradition et par le souci de l'utilité formelle pour la formation de l'intelligence ; car leur contenu, de même que leur forme, contraste beaucoup trop avec l'idée de la philosophie sur laquelle s'est porté l'intérêt et avec la façon de philosopher qui en est résulté, pour qu'elles puissent encore fournir une satisfaction suffisante. Lorsque la jeunesse commence l'étude de ces sciences, elle a déjà été touchée, ne fût-ce que par une rumeur incertaine relative à certaines idées et à d'autres méthodes, de telle sorte qu'elle aborde cette étude sans avoir la nécessaire idée préconçue de son autorité et de son importance, et qu'elle n'y trouve pas ce *quelque chose* qu'elle était déjà portée à attendre. Je dirais volontiers que l'enseignement de ces sciences, lui aussi, à cause de ce contraste qui s'impose, ne se fait plus avec l'aisance et l'extrême confiance de naguère. Il en résulte une incertitude ou une nervosité qui ne contribue pas à lui accorder accès ou crédit. De l'autre côté, la nouvelle idée n'a pas encore rempli l'exigence de réunir en un ensemble ordonné, groupant toutes ses parties, le vaste champ des objets qui appartiennent à la philosophie. Non seulement on a éludé l'exigence de certaines notions et la vérité reconnue dans d'autres domaines selon laquelle on ne peut vraiment saisir l'ensemble sans avoir élaboré les parties ; mais on a repoussé cette exigence en affirmant que la *précision* et la *variété des connaissances* étaient superflues pour l'idée qu'elle lui était même *contraire* et *inférieure*.

L'étude la philosophie comme celle de la médecine pourrait être achevée en une demi-heure !

D'après une telle façon de voir, la philosophie est aussi abrégée que l'était la médecine, "ou tout au moins la thérapie, au temps du Système de Brown d'après lequel son étude pouvait être achevée en une demi-heure [...]. La jeunesse dans les débuts de nouvelle philosophie, trouvait d'abord agréable de pouvoir expédier l'étude de la philosophie et même des sciences en général, grâce à quelques formules générales qui devait tout contenir. Mais les conséquences résultant de cette opinion : manque de connaissances, ignorance aussi bien dans le domaine des concepts philosophiques que dans celui des sciences spécialisées, se heurtèrent à une telle contradiction, en face des nécessités de la formation scientifique, que cette attitude présomptueuse devait perdre tout crédit. La nécessité intérieure de la philosophie exige qu'elle soit développée scientifiquement dans ses diverses parties. On ne peut revenir aux sciences qui la constituaient antérieurement. Mais on ne peut plus ignorer purement et simplement la masse de concepts et le contenu qu'elles renfermaient [...]. Mais il y a une chose que je crois pouvoir tenir pour juste : c'est que l'enseignement de la philosophie dans les universités ne peut effectuer ce qu'il doit effectuer, l'acquisition de connaissances déterminées, que s'il adopte une marche méthodique déterminée, embrassant le détail et instituant un ordre. Sous cette forme seulement, cette science peut être apprise comme toute autre science [...].

© aln.editions

La philosophie devient intelligible, communicable et capable d'aider à penser par soi-même

Grâce à sa détermination, la philosophie devient *intelligible, communicable et capable* de devenir *un bien commun* [...] pour être considérée comme la seconde science propédeutique en vue d'une profession, la première étant la philologie […]. En tant que science propédeutique, la philosophie doit apprendre à *penser par soi-même* [...]. Ce qui est devenu un préjugé de la pédagogie en général et de l'étude philosophique en particulier est que lorsqu'on s'exerce à *penser par soi-même*, en premier lieu la *matière* n'a pas d'importance, et en second lieu, le fait d'*apprendre* est opposé au fait de *penser par soi-même*, alors qu'en réalité la pensée ne peut s'exercer que sur une matière qui n'est pas un produit de l'imagination ou une représentation sensible ou intellectuelle mais une *pensée* ; et qu'ensuite, une pensée ne peut être apprise que par le fait qu'*elle est elle-même pensé*e.

Le neuf n'est pas vrai et le vrai n'est pas neuf

Selon une erreur commune, une pensée ne porte l'empreinte de ce qui est pensé par soi-même que lorsqu'elle s'écarte des pensées des autres hommes ; et c'est là que la formule connue, selon laquelle « le neuf n'est pas vrai et le vrai n'est pas neuf », a coutume de trouver son application. De là, est sortie cette manie qui fait que *chacun veut avoir son propre système* et que plus une idée est absurde et folle, plus elle est tenue pour originale et excellente, précisément parce qu'elle démontre par là son originalité et sa différence avec les pensées des autres [...]. Si l'époque actuelle a de nouveau fait naître l'aspiration à une substance solide, moins que jamais le sentiment, l'imagination et les idées confuses ne suffisent pour satisfaire cette aspiration. Justifier ce qui a pour la connaissance une valeur substantielle, le saisir et le concevoir dans des pensées déterminées et le préserver ainsi des chemins obscurs où l'on se fourvoie ; telle doit être l'affaire de la philosophie [...]. C'est qu'un philosophe, en enseignant sa science, enseigne aussi, plus ou moins, plusieurs sciences diverses en une seule. La matière, le monde de l'esprit et de la nature, est toujours la même, ainsi la philosophie est obligée de se partager entre ses différentes sciences [...]. Ce qui est tout à fait abstrait et général appartient à la *logique*, ce qui est concret se partage entre la *philosophie naturelle* et la *philosophie de l'esprit* à laquelle, outre la psychologie, l'anthropologie, la doctrine du droit et la morale, appartiennent aussi l'esthétique et la philosophie de la religion, à laquelle vient s'ajouter l'histoire de la philosophie ».

De la tablette d'argile à la tablette tactile

Voilà, à quelques jours de son mariage, ce que pensait Hegel, le 2 août 1816, de la philosophie et de la façon de l'enseigner à l'université. Les extraits de cette lettre pourront paraître longs mais à deux siècles de distance, Hegel, en rappelant que « la matière ancienne avait besoin d'être transformée et ne pouvait pas être simplement laissée de côté » se posait déjà les questions soulevées par la revue *Philosophie* dans son numéro du mois de septembre 2012 avec le passionnant dossier *De la tablette d'argile à la tablette tactile* ou *Pourquoi nous n'apprendrons plus comme avant.* Hegel refusa la proposition de l'Université de Berlin mais ce ne sera que partie remise. Il accepta en revanche, celle de la prestigieuse Université d'Heidelberg et la chaire de philosophie, autrefois refusée par Spinoza [3].

© aln.editions

Références

1. HEGEL. Correspondance. I. p.266-267; p313-314; p.315-317, p.326-329. NRF. Gallimard.1963
2. HEGEL. Correspondance. II. p.16-17; p76-77; 87-88; 95-96; p.105-106. NRF. Gallimard.1963
3. HEGEL. Correspondance. II. p.71-72; p.90-95. NRF. Gallimard.1963

© aln.editions